

L'ÈRE DE LA FLEMME

Du même auteur

Le management expliqué par l'art, Ellipses, 2013

La Nouvelle Ferme des animaux, Les Belles Lettres, 2016

L'Horreur politique, Les Belles Lettres, 2017

Éloge de l'hypocrisie, Éditions du Cerf, 2018

Le Nouveau Désordre numérique, Buchet/Chastel, 2020

La Tyrannie du divertissement, Buchet/Chastel, 2023

OLIVIER BABEAU

L'ÈRE DE LA FLEMME

Comment nous et nos enfants
avons perdu le sens de l'effort

BUCHET • CHASTEL

*À ma fille Athena
qui pourra tout se permettre.
Sauf la paresse.*

Introduction

La crise de l'effort

« Les civilisations meurent de suicide, non de meurtre. »

Arnold TOYNBEE

Je suis un père moderne. Je répète à mes quatre jeunes enfants qu'ils peuvent choisir la profession et le genre de vie qui leur chantent, tant que cela les rendra heureux. Aucun plan de carrière ne leur est imposé. Je m'efforce toujours de garder mes préférences personnelles pour moi et de présenter objectivement les avantages et inconvénients de chaque métier. Dans tous les cas, ils auront mes encouragements et l'aide dont je suis capable.

Si les objectifs sont libres, j'ai en revanche une idée très arrêtée sur la méthode à adopter.

Je ne prodigue qu'une seule mise en garde, inflexible et grave : quelle que soit la voie choisie, jamais elle ne doit s'emprunter sans effort. La paresse est la seule option interdite. Et les conseils n'étant rien s'ils ne sont pas suivis d'exemples, j'espère que la façon dont je vis leur donne quotidiennement la preuve que je suis le premier à suivre mes recommandations.

Au fond, tous les conseils de vie qu'on peut donner reviennent à celui-ci : « Fais ce que tu veux. Mais consacres-y toute l'énergie dont tu es capable. »

L'échec est normal. Tout le monde tente, se trompe, rate. L'essai et l'erreur sont la façon dont nous progressons tous. L'échec n'est pas honteux. Sauf s'il a l'absence d'ardeur pour cause. On n'est pas responsable de la malchance, des coups du sort et des barres trop hautes pour nos capacités. On ne peut se reprocher que les buts qui étaient à notre portée mais qu'un manque de zèle n'a pas permis d'atteindre. Cela, c'est vraiment trop bête. Ces occasions ratées, dans une vie, peuvent faire toute la différence.

Je n'insisterais pas autant auprès de mes enfants sur l'importance de l'effort si elle était évidente. Le drame est justement que la place essentielle de l'effort dans une vie réussie est désormais oubliée. Voire ouvertement contestée.

L'effort n'intéresse plus. Il n'est plus donné en exemple, ni inscrit au nombre des valeurs qui comptent. On lui préfère les vertus égalitaristes de l'humilité et de la passivité. On ne salue plus le héros, mais la victime. Le tire-au-flanc, le profiteur des efforts des autres est excusé, presque considéré avec bienveillance. On se méfie de l'excellence, quand on ne nie pas tout simplement son existence. L'élitisme était une qualification louangeuse, c'est devenu un reproche. Il est désormais de mauvais ton de se distinguer. Le médiocre rassure.

Si l'on écoute les grands débats sur les impôts ou la retraite, on a parfois l'impression que le but essentiel de tout citoyen est de parvenir à capter les prébendes généreuses de la redistribution, durant la vie active ou la retraite. Chacun compte sur le travail des autres beaucoup plus que sur son propre travail.

La préférence pour la paresse s'est inséminée dans toutes les dimensions de la société. Autrefois on exaltait l'effort, aujourd'hui il dérange. Hier célébré et placé sur un piédestal, l'effort est maintenant sur le banc des accusés.

Étrange époque que celle où l'effort a besoin d'un avocat.

Ami lecteur, je sais combien une plainte du genre « nous avons perdu le goût de l'effort » peut sembler réac ! Je n'écris pas par gaieté de cœur ou par goût de la polémique. Rien n'est plus étranger aux mouvements naturels de mon esprit que le pessimisme. J'aime à voir en tout le verre à moitié plein. N'a-t-on pas encore sous les yeux bien des exemples d'efforts incroyables autour de nous ? Des gens qui se battent au quotidien pour survivre dans des conditions matérielles difficiles. Des gens malmenés par la vie qui font face avec courage. Dans un autre registre, les Jeux olympiques de 2024 ont mis en valeur le succès d'athlètes qui ont dû se plier à des exigences immenses de maîtrise d'eux-mêmes pour espérer se distinguer. L'effort est encore bien présent autour de nous. La théorie que je défends ici est qu'il l'est beaucoup moins qu'avant. Quelques cas visibles ne doivent pas nous tromper : l'effort se fait plus rare.

Avant de me catégoriser en décliniste aigri, cher lecteur, daigne entendre les arguments que ce livre propose ! Je crois vraiment que l'ère de la flemme n'est pas un fantasme inspiré par un moment de pessimisme. C'est un phénomène que je tente ici de décrire aussi objectivement que possible, sous toutes ses dimensions.

Je ne suis pas de nature nostalgique. Je ne vis pas tourné vers un passé idéalisé. Il ne me semble pas qu'il y ait derrière nous un âge d'or où nous aurions intérêt à retourner. Personne n'est plus sceptique que moi face à ceux qui déplorent les temps anciens qui ne sont plus et les choses qui foutent le camp. Cela fait plus de deux mille ans que des auteurs dénoncent leur époque décadente, trouvent que les jeunes ne respectent plus leurs aînés, que la culture se perd, que la mémoire n'est plus ce qu'elle était. Je n'ai jamais

eu de goût particulier pour le ronchonnement maudissant le présent afin de sacraliser le passé. Il faut sans cesse le répéter : notre époque est formidable.

À l'heure où j'écris, les conditions de vie dont nous jouissons sont incomparablement plus agréables que celles qu'ont connues nos aïeux. Santé, sécurité, confort, accès au bien-être : si vous deviez choisir n'importe quel moment de l'aventure humaine après une analyse minutieuse des chances que vous avez d'y être heureux, il est probable que vous choisiriez la nôtre. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il n'y a pas de situations difficiles ni de pauvreté aujourd'hui, mais que leur intensité et leur proportion sont, par comparaison avec la cruauté du temps jadis, préférables.

Ne pas idéaliser le passé ne doit pas mener à le diaboliser. L'excès inverse serait tout aussi faux. Je suis souvent frappé de la vitesse à laquelle on peut oublier certaines choses qui avaient de la valeur et ont été perdues. L'idée selon laquelle l'histoire connaîtrait un mouvement de progrès ininterrompu est aussi fausse que celle qui déplore un déclin continu. Il y a des retours de balancier. Certains siècles furent plus durs, plus injustes, que ceux d'avant. À mes yeux la fin de l'Antiquité, même si elle n'a pas été l'effondrement qu'on décrit parfois mais plutôt un lent effritement, a constitué une régression objective de la civilisation en Europe.

La civilisation ne va pas qu'en marche avant. À beaucoup d'égards (notamment d'un point de vue économique), les quatre-vingts dernières années ont certes été un progrès. Mais son recul le plus grave ne saute pas tout de suite aux yeux. D'abord, il ne se fait pas en un jour : il est plutôt le résultat d'un glissement si lent qui peut donner l'illusion de la stabilité. Ensuite il exige de chausser les bonnes lunettes

pour percevoir les signes qui trahissent un affaiblissement d'un genre nouveau.

Les Trente Glorieuses : l'expression proposée par Jean Fourastié a connu l'immense succès que l'on sait. Elle est un clin d'œil aux Trois Glorieuses de la révolution de Juillet : les 27, 28 et 29 juillet 1830. Charles X est chassé du pouvoir et Louis-Philippe, roi des Français mais plus roi de France, est placé sur le trône. À ces trois journées de soulèvement qui bâtirent le XIX^e siècle (qui n'en avait certes pas fini avec les changements de régime) répondent trois décennies d'incroyable développement à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Mais dès 1975, tout change. Les chocs pétroliers mettent un coup d'arrêt à une croissance qui avait été facilitée par une énergie abondante et bon marché. La reconstruction est achevée et la concurrence internationale s'intensifie. Des soulèvements d'un type totalement nouveau avaient eu lieu dès 1968 : jusque-là on protestait contre la pauvreté, on réagissait à un manque. En 1968, pour la première fois, on a protesté contre (ou en dépit) de l'abondance. Les événements de mai ne furent pas des heurts de gens désespérés, aux ventres vides et sans perspectives, mais des manifestations de gens bien nourris, éduqués et à qui tout souriait. Mai 68, c'était la révolte de privilégiés frappés par une forme du paradoxe de Tocqueville. Ce dernier avait remarqué que les inégalités devenaient d'autant plus insupportables qu'elles étaient réduites. Il en va de même pour la liberté : l'extraordinaire latitude de choix conférée par la prospérité finit par lasser. Après elle, on veut plus. Affranchi du fardeau de la faim, on supporte moins les autres règles qui nous contraignent.

Mai 68 n'était que le premier signe de la grande fatigue civilisationnelle qui s'affirma depuis. Aux Trente Glorieuses

succèdent les Trente Piteuses, comme les a nommées Nicolas Baverez¹. Les signes du déclin sont là : la France s'appauvrit par rapport aux autres pays. Elle vit sur ses acquis. Pour ne pas dire sur ses souvenirs. La France reste immobile quand tant d'autres pays ont chaussé les bottes de sept lieues de l'industrialisation, de la recherche et de l'ambition. En 1972, nous avons le même P.I.B. par tête que la Suisse. Elle a désormais 2,5 fois le nôtre. P.I.B. par tête, temps de travail, déficit et dette, chômage de masse, déficit extérieur : insensiblement, la France sort de l'histoire où sa place était si forte. Il faut bien trente ans pour se dégriser de trois siècles (au moins !) d'importance.

L'économiste Jacques Marseille a montré qu'en réalité la période ne fut pas si mauvaise, même si elle n'avait pas l'élan des précédentes. Gain de sept ans d'espérance de vie, pouvoir d'achat qui double et patrimoine qui triple : pas si piteuses ces années, si l'on excepte l'apparition du chômage de masse. Mais peut-être est-ce la manifestation de cette loi d'airain : l'utilité marginale décroissante des choses ? On se lasse de la croissance et du progrès. La performance qui aurait hier été saluée avec bonheur est accueillie avec indifférence. On est blasé de la richesse.

Après les souffrances sans nom de la guerre était venu le temps de l'euphorie. Puis vint celui de l'indifférence. C'est désormais celui de la déprime.

Nous sommes entrés depuis 2005 dans un cycle nouveau : celui des Trente Paresseuses. L'expression a d'ailleurs failli être le titre de ce livre.

De nombreux auteurs ont voulu caractériser la période commençant, en gros, à la fin du Moyen Âge. On l'appelle la modernité. Elle a été analysée de bien des façons. Quel serait le fait majeur résumant à lui seul le sens de l'aventure humaine ? Certains ont insisté sur le processus de

rationalisation. D'autres sur l'exploitation des humains. D'autres encore sur l'émergence de l'individu ou de la division des tâches. Plus récemment, Hartmut Rosa a parlé de l'accélération comme étant la marque de la modernité tardive. Autant de perspectives éclairantes, mais qui ne saisissent pas tout. Les deux dernières décennies ne sont guère expliquées par ces grilles de lecture.

Et si on avait raté l'évidence ?

L'histoire de la modernité peut être interprétée comme étant celle d'une lutte victorieuse contre l'effort.

Lutte pluriséculaire durant laquelle nous avons patiemment empilé les techniques pour obtenir plus avec moins d'énergie.

Lutte émancipatrice qui a permis aussi à l'individu de se libérer, très lentement, des contraintes imposées par le groupe.

Lutte paradoxale enfin car elle s'est d'abord traduite en pratique par une exigence d'effort plus grande que jamais, avant d'aboutir à sa disparition qui a lieu sous nos yeux. De la même façon que l'agriculture était une technique de sécurisation des approvisionnements qui a dû attendre dix mille ans (avec la révolution productiviste des années 1950) pour tenir sa promesse, les technologies humaines n'ont débouché sur notre libération réelle qu'après un détour tortueux.

C'est l'histoire de notre rapport aux techniques depuis l'aube de l'humanité, et encore plus depuis la révolution industrielle : nous voulons mettre à profit les énergies disponibles pour nous dispenser d'utiliser celle de notre propre corps. Nous avons ainsi utilisé la force des serviteurs, celle de l'animal, du vent et des cours d'eau pendant des siècles. Puis la vapeur, les énergies fossiles et la force des atomes. Nous sommes passés maîtres dans l'art

de mobiliser l'énergie du monde pour mieux épargner la nôtre. Grâce à ces technologies, nous avons obtenu toujours plus de confort pour toujours moins d'effort personnel.

Si demain nous maîtrisons enfin la fusion nucléaire et parvenons à l'intelligence artificielle générale (c'est-à-dire une intelligence égale à celle d'un être humain), nous aurons à notre portée une source infinie d'effort. Incroyable victoire dont auraient rêvé nos ancêtres. Mais une victoire à la Pyrrhus. En fuyant l'effort, on aura fini par fuir la vie elle-même.

Qu'est-ce que l'effort ? C'est le moyen par lequel on change. L'effort est la solution à la tension entre le nécessaire et l'idéal. Autrement dit, entre ce qui suffit et ce à quoi on aspire. L'effort est ce qui nous fait devenir autre que ce que nous aurions été sans lui. Plus musclé, plus cultivé, plus habile, etc.

C'est l'acte par lequel on s'éloigne d'abord de l'action la plus facile, la plus évidente, la plus tentante. L'effort, c'est le détour gagnant. L'énergie donnée en abondance, sans s'économiser. L'investissement délibéré. Il prend la forme de dépense de ressources de différentes natures : énergie physique, temps, argent, attention, souci, disponibilité.

Il est ce que tu t'obliges à faire par choix, alors qu'une petite voix te crie que tu pourrais t'en dispenser. C'est le poids soulevé qu'on voudrait laisser à terre. L'arbre débité en bûches au prix de centaines de coups qui ébranlent le corps. La langue apprise au prix d'années de travail. L'investissement auquel on n'était pas contraint, mais que l'on fait quand même. Le pas de plus quand on voudrait s'arrêter.

L'effort, c'est ce que ton moi d'aujourd'hui n'a pas envie de faire, mais que ton moi de demain aura souhaité que tu fasses. C'est l'action d'abord déplaisante, mais qui au bout

d'un certain temps te procure une forme, très différente, de satisfaction et même de plaisir.

Il n'existe pas pour lui-même, mais en vue de quelque chose. Il est un moyen au service d'une fin.

Si l'effort est si important, c'est parce qu'il est au cœur de toute vie réussie. C'est la souffrance profitable, l'énergie dépensée en surplus afin d'atteindre un but plus élevé.

Sans effort, pas de frontière repoussée. Pas de progression.

En lui donnant une définition d'une telle épaisseur, on mesure ce qui nous manque quand on y renonce.

La paresse nous tue.

Nous n'avons pas fini de le mesurer. L'effort est le ressort caché des civilisations, le principe qui fait tenir une existence debout. Le perdre, c'est s'effondrer.

Dissipons d'emblée un malentendu. Il ne s'agit pas de réhabiliter la valeur travail. Ou plutôt il s'agit de bien plus que cela. On a trop souvent confondu justement l'effort et le travail, comme si le premier ne s'imposait qu'au sein du second. Si la perte de l'effort est dramatique, c'est précisément parce que son rôle déborde de beaucoup la simple question de l'effort rémunéré. Le travail n'est qu'une petite partie du tableau. Et probablement pas la plus importante contrairement à ce qu'on pense.

La thèse de ce livre est que nous perdons le sens de l'effort. Il se produit une détente inédite dans notre rapport au monde. La corde hier vibrante de l'humanité ne joue presque plus, comme si la cheville avait lâché. En tout cas en France et dans nombre de pays proches. Apparemment pas ailleurs.

C'est une rupture civilisationnelle majeure qui se produit. Quelque chose s'est brisé dans notre relation à l'ardeur. Je veux en montrer les manifestations et les mécanismes. Quels sont les signes du recul de l'effort ? Pourquoi l'effort,

qui était autrefois une évidence, est-il devenu trop difficile ? Avons-nous vraiment compris ce que la renonciation à l'effort impliquait ?

Si cette ère de la flemme suit la logique cyclique des Trente Paresseuses, elle devrait finir avec 2035. Et en effet d'ici une dizaine d'années le processus devrait aboutir à un terme naturel. Parce que ces années mèneront logiquement à une forme de faillite économique et politique qui marquera, d'une façon ou d'une autre, un coup d'arrêt à ce que nous étions. Comme c'est arrivé cent fois dans l'histoire des civilisations, nous ferons probablement l'objet d'une forme de colonisation culturelle, économique et politique. Car l'ère de la flemme ne concerne que les vieux pays d'Occident.

Une énergie qui habitait l'humanité depuis toujours est en train de nous quitter. En particulier les plus jeunes. Nous perdons ce souffle vital qui avait permis notre survie et nos plus belles œuvres.

Rodrigue avait du cœur. Nous n'en avons plus guère. On craignait d'avoir élevé des révolutionnaires. C'est pire que ça : on a élevé des paresseux. On a flatté les flemmards et célébré les tire-au-flanc. La crise de l'effort ne concerne d'ailleurs pas que les jeunes. Notre époque est un trou noir à énergie pour quiconque y vit. Tout ou presque y semble irrésistiblement absorbé. On accuse tous les jours les riches de ne pas payer leur part d'impôt, mais au fond on vénère la rente. On l'envie. On la respecte plus que la réussite par le travail, qui est celle des « nouveaux riches » méprisés. Vivre aux dépens des efforts des autres est notre grande affaire.

Dans un livre précédent², j'ai proposé une histoire du temps libre pour montrer combien nous avons du mal à l'utiliser à bon escient, alors même que nous en jouissons

désormais en abondance. Je m'inquiétais du fait que ce temps gaspillé, perdu dans la stérilité du divertissement, était un redoutable levier de distinction sociale. Mais son effet sur les inégalités n'est peut-être pas le plus inquiétant. Il y a plus grave. La crise du loisir et celle du travail ne sont que les deux faces d'un affaissement plus large.

Nous, Occidentaux vivant dans de vieilles démocraties fatiguées, perdons le sens de l'effort.

C'est d'autant plus dramatique que nous allons au-devant d'une époque de bouleversements inouïs.

La crise de l'effort n'a pas commencé avec l'intelligence artificielle (I.A.). Mais l'I.A. l'accentue. Avec elle, il est possible qu'une bonne partie du travail disparaisse. Et avec elle tous les mécanismes de distinction sociale passant par l'accomplissement professionnel.

L'I.A. ne rend pas l'effort inutile. Elle change la nature de celui qui est indispensable pour vivre heureux. Dans un premier temps, l'exigence de compétences va continuer à s'élever. Puis on ne peut pas exclure que le travail disparaisse en grande partie. Si la civilisation de l'oisiveté est confondue avec celle de la paresse, elle conduira à la disparition de l'individu.

L'incroyable accélération du progrès technologique exige de nous un prodigieux sursaut d'énergie. Il faudra se former, comprendre un monde sans cesse plus complexe. Puis parvenir à résister à la facilité d'un monde où tout est donné sans peine.

Oserai-je implorer le lecteur de faire l'effort de me suivre ?

UNE HISTOIRE DE L'EFFORT

Nous sommes les héritiers de centaines de millénaires d'efforts prodigieux. Ils sont le fil rouge de tous les progrès qui nous ont faits humains.

Faire l'histoire de l'évolution humaine, c'est faire celle de son rapport biologique à l'effort. Puis celle des façons dont il a cherché aussi à se les épargner.

Pour proposer une typologie des formes d'effort, il faut partir des différents buts qu'il sert. Car l'effort est par définition réalisé en vue de quelque chose. C'est un acte motivé.

La pyramide des besoins du psychologue américain Abraham Maslow fait partie des théories de la motivation les plus connues, faisant de son auteur l'un des dix psychologues les plus cités du xx^e siècle. Sa pyramide est plus riche que l'image qu'on en donne habituellement. Il évoque par exemple les besoins d'esthétique et d'harmonie, l'idée de « faire un avec le monde ». L'intérêt de son approche est de souligner, qu'en plus des besoins basiques, nous ressentons aussi des besoins d'ordres affectifs et cognitifs.

Il recense cinq besoins fondamentaux¹ : les besoins physiologiques, le besoin de sécurité, le besoin d'appartenance,

le besoin d'estime et le besoin d'accomplissement. Il est possible de les regrouper en trois catégories essentielles.

La survie d'abord, qui regroupe les besoins physiques sans lesquels nous mourrons.

Appartenance ensuite. Nous sommes des êtres de lien, des « animaux sociaux », comme l'a dit Aristote. Nous ne pouvons vraiment nous développer et être heureux qu'en société.

Dernière catégorie essentielle : l'accomplissement de soi, qui prend aussi la forme d'une sorte d'harmonie avec soi-même.

Faisons un retour en arrière pour comprendre combien ces trois dimensions, qui ont dirigé les vies humaines pendant des millénaires, impliquaient toutes un investissement personnel considérable.

Chapitre 1

Survivre

Du point de vue de nos aïeux, nous sommes aujourd'hui tous riches. Nous avons tous pris l'habitude d'un niveau de confort, de santé et de sécurité dont ils n'auraient pas rêvé.

J'ai pu observer à maintes reprises le malheur qu'il y avait à être venu au monde avec une cuiller en or dans la bouche. Naître riche peut être une malédiction. Ceux qui le sont devenus par leur travail savent généralement bien user de leur fortune. Leur bonheur est ailleurs et ils ont assez donné de leur personne pour ne pas laisser l'argent vaincre leur volonté. Pour ceux qui sont nés dedans, le parcours est plus difficile. La fortune gagnée réjouit celui qui a connu la vie sans elle. La fortune donnée peut briser celui qui l'a toujours connue.

C'est en un sens ce qui nous arrive à tous. Nous sommes blasés de la prospérité. Nous n'avons pas eu à lutter pour l'obtenir, elle a toujours été là comme une évidence. Peu de gens dans nos sociétés connaissent la faim. Tout le monde, sous nos latitudes, dispose d'une télévision, a accès à l'éducation, aux transports et à des services publics de toutes sortes. Les ressources culturelles sont infinies et à la portée de tous. Un ouvrier d'aujourd'hui n'échangerait